



HAL
open science

Le soulèvement de 1916 en Irlande: Une révolution?

Catherine Maignant

► **To cite this version:**

| Catherine Maignant. Le soulèvement de 1916 en Irlande: Une révolution?. 2017. hal-01651930

HAL Id: hal-01651930

<https://hal.univ-lille.fr/hal-01651930>

Preprint submitted on 29 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le soulèvement de 1916 : Une révolution ?

Catherine Maignant

L'Irlande célèbre en 2016 le centenaire du soulèvement de 1916, un événement fondateur de l'Etat nation. Cette rébellion finalement avortée peut-elle être considérée comme une révolution, même si elle n'a abouti à aucun changement immédiat de la structure politique ? C'est la question à laquelle je vais m'attacher à répondre aujourd'hui en examinant successivement le soulèvement lui-même dans son contexte national et international et ses effets sur le long terme. L'Irlande, ou plus exactement les deux Irlande d'aujourd'hui peuvent-elle légitimement se prétendre les héritières de l'esprit de 1916 ? La question fait clairement débat.

Controversé à l'époque, controversé depuis, et source d'embarras pour les politiques aujourd'hui, le soulèvement a sans doute eu ceci de révolutionnaire qu'il a servi de détonateur aux mouvements de libération nationale qui ont abouti à la création de l'Etat Libre d'Irlande, et à la partition de l'île en 1921. Toute la question est de savoir si ces changements, cette rupture, centrale à la définition de toute révolution, seraient ou non intervenus sans qu'il n'accélère le processus et ne transforme en bain de sang ce qui aurait pu se passer pacifiquement et démocratiquement. Une autre interrogation porte sur la nature des régimes issus de 1916. Dans quelle mesure les idéaux des chefs de la rébellion s'incarnèrent-ils dans ces régimes, même au sud ? L'héritage de 1916 a-t-il favorisé la paix ou le conflit ? Toutes ces questions se situent étrangement au cœur de l'histoire politique et culturelle de l'île depuis cette époque.

Parlant du Conflit en Irlande du Nord un spécialiste américain de sciences politiques, Richard Rose, a écrit dans les années 1970 que l'Irlande était « un pays pratiquement sans histoire tant les troubles du passé (étaient) revécus comme des événements du présent ».¹ Sans aller aussi loin, parler, comme le fait l'historien irlandais Joseph Lee, de la tyrannie qu'exerce le présent sur les générations passées permet de prendre conscience du caractère crucial des réécritures de l'histoire à des fins mémorielles et identitaires en Irlande. Même si la République d'Irlande européenne est aujourd'hui éloignée des heures difficiles de sa fondation et si la situation au Nord n'est plus comparable à ce qu'elle était il y a encore vingt ans, l'histoire demeure présente au cœur de l'actualité, ne serait-ce que par le biais de la vogue du patrimoine et des nombreuses commémorations passées et à venir. L'observateur étranger est aussi régulièrement frappé par la prégnance du débat historiographique dans la société contemporaine, qui met en exergue la manière dont finalement l'histoire académique et les traditions mémorielles peuvent encore, par leurs interactions, alimenter la dynamique identitaire. Evoquer les dates mémorielles d'une société revient d'une certaine manière à mettre histoire et mémoire face à face, avec leur composante inévitable d'oubli, et l'Irlande ne fait pas exception à la règle. Selon la formule classique de Renan, parlant de la France en 1882 : « L'oubli, et (...) même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité

¹ Richard Rose, *Governing without Consensus: An Irish Perspective*, Londres, 1971, p. 70.

un danger ». Appliquée à l'Irlande et au lourd héritage de 1916, cette formule prend tout son sens.

1) Le soulèvement en contexte

A – Contexte :

a) Dans les îles britanniques

- En 1916, l'Irlande est une possession britannique, une province du Royaume uni depuis son annexion en 1800.
- Le 19^e siècle marqué par l'émergence de mouvements nationalistes visant pour certains à obtenir l'autonomie (*Home Rule*) ou l'indépendance pour les plus extrémistes
- Au début du siècle, le nationalisme modéré a remporté un grand succès puisque 1912 voit le vote par la Chambre des Communes d'une loi d'autonomie, confirmée et théoriquement applicable en 1914.
- Ce *Home Rule*, obtenu en 1912, accueilli avec crainte dans les six comtés du nord à majorité protestante et unioniste. *Solemn League and Covenant* (1912) et création des *Ulster Volunteers* (1913). Le nord s'arme pour la guerre civile.
- Afin de défendre le *Home Rule*, les nationalistes créent un groupe paramilitaire rival, les *Irish Volunteers*.

b) Contexte international

- Au moment où éclate la première guerre mondiale, l'Irlande est au bord de la guerre civile et la Grande Bretagne négocie avec les représentants des parties en présence en Irlande de surseoir à la mise en application du *Home Rule*.
- Alors même que la conscription n'est pas imposée en Irlande (elle ne l'est pas non plus en GB jusqu'en 1916 et, là encore, l'Irlande sera exclue de la loi), *Ulster Volunteers* et *Irish Volunteers* rejoignent massivement les rangs de l'armée britanniques pour des motivations inverses (côté nationaliste : *home rule* et souveraineté pas incompatible avec loyauté militaire). Les régiments incorporés feront preuve d'un grand courage et, souvent placés en première ligne, seront décimés. On estime qu'environ 210 000 Irlandais, toutes catégories confondues, soit entre 1/4 et 1/3 des hommes de moins de 35 ans nés sur l'île a participé à l'effort de guerre britannique. 43% sont des unionistes d'Ulster, le reste des nationalistes. Les historiens estiment aujourd'hui qu'environ 30 000 irlandais ont perdu la vie au cours de la guerre.

c) Contexte irlandais spécifique

- Une petite minorité de radicaux refuse de se joindre à l'effort de guerre. Cette guerre n'est pas leur guerre. Leurs intérêts, pensent-ils, concordent bien davantage avec les intérêts de l'Allemagne. C'est parmi cette petite minorité que se trouveront les organisateurs du soulèvement de 1916.
- Le contexte social en Irlande mérite également d'être mentionné. Montée du socialisme et du syndicalisme à partir des années 1890, sous l'égide, tout particulièrement, de James Connolly, marxiste qui souhaite donner corps à un mouvement ouvrier en Irlande. Progrès des syndicats, notamment dans le secteur des transports. En 1913, la plus grande crise sociale de

l'histoire de l'Irlande : employeurs hostiles au développement des syndicats. Hostilité aboutit progressivement au licenciement de 20 000 ouvriers syndicalistes par 300 employeurs. Suivi d'une grève massive. Conflit social qui durera 6 mois. Beaucoup de violences policières. Impossible pour beaucoup de syndicalistes de retrouver du travail après cet épisode. Beaucoup mourront aux côtés des soldats britanniques sur le continent. Historien Diarmaid Ferriter parle aujourd'hui d'un contexte révolutionnaire comparable à Dublin, à petite échelle, à celui qui allait donner naissance à la révolution bolchévique en Russie en 1917. Pauvreté extrême, conditions de vie épouvantables dans les quartiers ouvriers sordides. Taux de mortalité infantile le plus élevé d'Europe.

Création de l'*Irish Citizen Army*, qui s'alliera rapidement avec les nationalistes extrémistes.

Les plus radicaux des radicaux du côté nationaliste et du côté socialiste seront à l'origine du soulèvement de 1916, qui fédérera les forces d'une minorité extrémiste au sein de deux mouvances radicales distinctes. Pourquoi Connolly ? République socialiste possible seulement après une indépendance, puisque nationalisme par nécessité force d'union entre les catégories sociales.

B – le soulèvement de 1916

a) **Le projet :** Le projet de soulèvement va germer dans l'esprit d'une poignée d'ultra-radicaux nationalistes de la mouvance républicaine ultra-minoritaire, en contradiction avec la ligne de leur groupe politique. Il s'agira donc d'un projet tenu secret jusqu'à la dernière minute, au sein même de leur organisation. Parmi les chefs, mentionnons le rôle primordial de Padraig Pearse, un poète et professeur passionné de langue et de culture irlandaises, directeur d'une école « tout gaélique », passionné depuis l'enfance par l'histoire de son pays et rêvant depuis toujours d'un sacrifice de sang pour le libérer. Alors que le soulèvement se prépare activement, en août 1915, Pearse est chargé de l'oraison funèbre d'un vieux héros républicain (Jeremiah O'Donovan Rossa). Il aura alors ces mots célèbres : tant que nous garderons les tombes de nos héros morts, « l'Irlande captive ne sera jamais en paix ». Pour lui, le nationalisme extrémiste est une religion et, dit-il, il a été « rebaptisé dans sa foi ». Pearse est un fanatique romantique, qui influera considérablement sur la forme que prendra le soulèvement.

Un autre leader, Roger Casement, poète et diplomate au service de sa majesté en Afrique et en Amérique du sud (Mario Vargas Llosa, *Le rêve du Celte*) ajoutera une note encore plus inquiétante aux préparatifs. Convaincu que l'Allemagne est l'alliée naturelle des républicains irlandais, il négociera avec les autorités allemandes que les prisonniers de guerre irlandais, puisse être constitués en brigade irlandaise pour aller combattre l'Angleterre afin d'obtenir l'indépendance de l'Irlande. Il négociera également l'envoi d'une cargaison d'armes pour aider à l'organisation du soulèvement, envisagé comme l'occasion de diviser le front et de forcer l'Angleterre à combattre de deux côtés à la fois, à l'est et à l'ouest. Les armes seront interceptées par un navire de guerre anglais et la brigade irlandaise ne sera jamais sérieusement entraînée, mais l'épisode attire l'attention sur la dimension de conspiration avec l'ennemi en temps de guerre qui devait être considéré ultérieurement par la Grande Bretagne comme un acte de trahison justifiant la répression la plus sévère.

A la veille du soulèvement, la nouvelle des préparatifs est, à la suite d'une indiscretion, finalement portée à la connaissance de Eoin McNeill, chef du mouvement minoritaire dans lequel s'inscrivent les organisateurs. Il fera tout pour arrêter le mouvement. Selon lui, toute rébellion est promise à l'échec. Elle est également mal venue dans le contexte d'une année singulièrement difficile sur le front et alors que la participation à l'effort de guerre est soutenu par une très vaste majorité des Irlandais. Il adresse donc un contre-ordre, qui aura pour effet d'introduire la confusion dans le mouvement et limiter l'ampleur du soulèvement. Finalement, seule la ville de Dublin sera le théâtre d'une rébellion la semaine de Pâques 1916.

b) Le soulèvement (1) : Les opérations

La date de Pâques n'a évidemment pas été choisie par hasard. C'est évidemment de sacrifice et de résurrection qu'il est question pour les organisateurs ... alors que la masse de la population dublinoise se réjouit d'un jour férié à passer en activités de détente. J'insiste sur ce point : rien ne prépare la population à ce qui l'attend en ce beau début de semaine. L'écrivain James Stephens, qui a publié immédiatement après le soulèvement un petit journal de témoignage sur les événements au jour le jour (*The Insurrection in Dublin*) le dit d'emblée : tout le monde a été pris par surprise. Pourtant, environ 1000 personnes (un chiffre à comparer aux quelque 210 000 qui combattent sur le continent) entament la réalisation d'un plan soigneusement mis au point. Il s'agit pour eux, alors qu'un contingent de seulement 400 militaires britanniques est cantonné en Irlande, de s'emparer d'un certain nombre de bâtiments officiels et d'entreprises situées dans des lieux stratégiques de la capitale et de déclarer l'indépendance. Tout se passe bien au départ : les forces républicaines s'emparent, entre autre, du Palais de justice, de l'hôtel de ville, du siège du syndicat des transports (ITGWU, *Liberty Hall*), de la biscuiterie Jacob, de la boulangerie industrielle Boland, du parc situé au centre de la ville, St Stephen's Green et surtout de la poste centrale, qui deviendra leur quartier général. Quelques minutes plus tard, Pearse sort de la poste et lit une déclaration d'indépendance grandiloquente signée par 7 militants, dont Pearse et Connolly, évoqués précédemment, devant les badauds stupéfaits qui s'étaient massés autour de la poste pour voir ce que la bande de rebelles projetait de faire. Les applaudissements sont rares.

Le soulèvement sera très largement condamné par les Dublinois. Un vétéran de 1916, interrogé au début des années 70, raconte ainsi que lorsqu'il s'est présenté pour rejoindre le groupe d'occupants de l'usine Boland, une foule hostile était massée là, criant aux occupants « Pourquoi n'êtes-vous pas sur le front avec les autres », « partez donc à la guerre ». Il raconte qu'une femme armée d'un bâton, comprenant qu'il souhaitait rejoindre les attaquants républicains, lui avait tapé sur la tête et qu'un insurgé avait tiré sur elle depuis l'intérieur de l'usine. James Stephens, témoin des événements de St Stephen's Green, raconte pour sa part que des riverains du parc passaient la nuit à ravitailler les soldats anglais en pain et en thé. Il raconte que les femmes, en particulier étaient violemment hostiles au soulèvement. « Ils devraient tous être fusillés », disaient-elles librement. La presse condamne le soulèvement ; la bourgeoisie dublinoise modérée s'insurge contre ces méthodes révolutionnaires et le coup de poignard dans le dos que cette action représente vis à vis de l'Etat britannique. Néanmoins, personne ne semble faire grand cas de la rébellion et la vie de

tous les jours se poursuit. Les photos d'époque montrent au début le quartier commerçant autour de la poste centrale fréquenté, comme à l'habitude, par femmes et enfants. On note malgré tout que, dans la désapprobation générale, la situation d'anarchie s'accompagne rapidement de pillages par les plus pauvres, peu motivés par la politique mais désireux de saisir l'occasion pour se remplir les poches.

c) Le soulèvement (2) : La répression

La Grande Bretagne réagit brutalement, avec le sentiment d'avoir été trahie. Des troupes bien entraînées sont immédiatement dépêchées vers l'Irlande, ainsi qu'un bâtiment armé et un armement adapté à une menace bien plus grave que la rébellion qui leur est opposée. Avant la fin de la semaine, 20 000 hommes habitués aux durs combats du continent s'opposeront aux 1600 romantiques sans entraînement que la rébellion arrivera à mobiliser au plus fort de la bataille. Un bon exemple du caractère dérisoire de l'attaque est bien illustré par l'action des rebelles de St Stephen's Green, en présence notamment de l'une des rares femmes héroïnes du mouvement, la Comtesse Markiewicz (suffragette et militante républicaine, qui adorait les uniformes). Armés de fusils et de pelles, les « révolutionnaires » ont investi le parc et déterminé de creuser des tranchées, pour couvrir les entrées des bâtiments entourant le parc qu'ils avaient pu investir. L'opération commence mal : ils provoquent la colère des promeneurs qu'ils chassent violemment du parc et provoquent le scandale lorsqu'ils abattent un civil qui cherchait à récupérer sa charrette, qui avait été utilisée pour construire une barricade. Les choses empirent lorsque les britanniques investissent à leur tour l'hôtel Shelbourne, situé en face du parc et se mettent à tirer depuis les fenêtres des étages sur les tranchées, les rebelles comprennent qu'ils ne peuvent tenir leur position et doivent se replier à la faculté de chirurgie toute proche, où ils ne feront plus grand chose jusqu'à la fin du soulèvement.

Lorsque les forces britanniques débarquent, elles sont d'ailleurs applaudies. Personne ne veut de ce soulèvement. Très vite, pourtant, l'opinion bascule devant la brutalité inutile de la répression anglaise. La population qui, jusqu'ici, n'avait que des échos lointains de la guerre, se trouve brutalement précipitée en son cœur. Des combats de rue d'une violence inouïe font maintes victimes civiles et l'artillerie pilonne tout le centre ville, y compris depuis un bâtiment armé amarré dans la Liffey, la rivière qui coupe en deux la ville de Dublin, canons pointés sur les bâtiments du centre. Dès le samedi, 5 jours après le début de l'insurrection, tout espoir est perdu pour la rébellion. Pearse se soumet à l'ordre de reddition totale des forces britanniques. Le combat cesse et les rebelles se rendent. La ville est détruite, mais l'ordre est rétabli. Environ 450 personnes auront été tuées et 2614 blessées au cours des assauts, des civils pour l'essentiel (254), mais aussi des soldats et des policiers (132). Seuls 64 rebelles figureront parmi les rebelles. L'essentiel des morts sont irlandais, y compris parmi les policiers.

Les forces de l'ordre arrêteront 3 600 personnes (alors que 1600 seulement avaient participé). 90 condamnations à mort, 75 commuées en peines de prison à perpétuité. 16 des chefs de la rébellion seront condamnés à mort et 14 seront exécutés en l'espace de deux semaines, Patrick Pearse le premier, le 3 mai 1916. Notons également qu'en l'espace de cette

semaine du 24 au 29 avril 1916, 580 soldats irlandais auront été tués sur le front dans la guerre contre l'Allemagne. Notons que les prisonniers en marche vers la prison doivent subir les invectives de la foule des quartiers ouvriers, qui crachent sur eux et, occasionnellement, déversent sur eux le contenu de pots de chambre. Très vite, cependant, l'opinion publique sera retournée. Le bouleversement de cette opinion publique révoltée par la violence de la réplique anglaise au soulèvement allait assurer que les rebelles condamnés hier deviendraient les martyrs de la nation et que les soldats rentrés du front recueilleraient un accueil glacial et seraient rejetés comme des traîtres à la cause de la liberté irlandaise jusqu'à ce que justice leur soit finalement rendue à partir des années 90/2000 seulement. Le 29 avril 1916, Dublin est détruite comme l'est la confiance envers la Grande Bretagne. Plus personne ne voudra bientôt de l'autonomie (*Home Rule*). On voit donc bien ici que le soulèvement ne fit pas immédiatement une révolution, même si les leaders, Pearse en particuliers, se considéraient comme des révolutionnaires. Parler de révolution en 1916 manifeste une inscription idéologique dans la pensée nationaliste républicaine. Le terme n'est pas neutre.

2) Le lourd héritage de 1916

A - Réécriture de l'histoire et naissance du mythe de 1916

a) Les manifestations du retournement de l'opinion

- Commémoration du soulèvement en 1917, qui prend la forme d'une émeute à Dublin ; le drapeau irlandais est hissé en haut des ruines de la poste centrale. L'*Irish Times* rapporte que les incidents « furent le signal d'une explosion d'acclamations et de diverses autres manifestations d'approbation de grande échelle ». Ils furent aussi l'occasion d'actes de délinquance de la part des petits durs de Dublin. Dans d'autres parties du pays, ce premier anniversaire fut également l'occasion de démonstrations de force de la part des républicains locaux.

- Accueil des prisonniers libérés en 1917.

Le pays bougeait. Dans son poème intitulé « Pâques 1916 », Yeats l'écrit : après le soulèvement tout avait changé, changé totalement : « Une terrible beauté est née ».

b) La conscription et le point de non retour

c) La guerre anglo-irlandaise, la naissance de l'Etat Libre et la partition

d) La guerre civile (1922-23)

e) **L'émergence, après 1923, d'un Etat qui se réclame de 1916 ... sans en porter totalement les valeurs** (gaélique, certes, mais artificiellement ; mais aussi catholique alors que la tradition républicaine comportait un fort élément anti-clérical ; une île divisée en deux ; un dominion et non une république ; une constitution et des institutions dictées par la GB ; un Etat conservateur et non socialiste). Il est peu probable que Padraig Pearse aurait aimé la forme prise par le jeune Etat. L'histoire nationaliste et le conditionnement identitaire par le biais de l'école dans l'Irlande de de Valera, gardien ultime de la tradition de 1916.

Si 1916 a été le point de départ d'une transformation radicale en termes de structures politiques, la révolution complète voulue par les chefs de la rébellion n'a donc jamais eu lieu. Ce dont il est question est d'une rupture partielle avec la Grande Bretagne, le maintien dans l'Empire britannique et la venue à maturité d'un système politique et social extrêmement

conservateurs. 1916 a, en réalité, tué le socialisme en Irlande, puisque le personnage de Connolly a été récupéré par les républicains, dont il est devenu l'un des martyrs. Les partis politiques issus des événements qui se sont déroulés entre 1916 sont des partis conservateurs, l'un plus populiste, l'autre plus réformateur, mais on ne peut en aucun cas parler de révolution sociale en Irlande à la suite de la création de l'Etat Libre. Au nord, la situation est encore moins favorable, puisque la démocratie elle-même est remise en question par l'établissement d'un « Etat protestant pour un peuple protestant » et que les catholiques nationalistes auront un statut de citoyens de seconde zone jusqu'à la prise de conscience encouragée par le mouvement pour les droits civiques dans les années 60 et au-delà. S'il y a eu rupture au Nord, ce n'est donc pas dans le sens souhaité en 1916. Pire, 1916 a servi de modèle de référence à l'IRA, qui a été facteur de violence et de divisions pendant plusieurs dizaines d'années au nord comme au sud.

B – L'Irlande Etat moderne doit-elle s'absoudre du sang versé en son nom en 1916 ? Les commémorations de 1916 ou comment 1916 s'est historiquement conjugué au présent. Une révolution ? Quelle révolution ?

Le concept de commémoration, dont l'origine se situe dans la tradition chrétienne est au départ entendu dans un sens strictement religieux. De la même manière que l'Eglise utilise ce terme pour se référer à la célébration des saints, la mouvance républicaine du nationalisme irlandais vénérât, après 1916, ses martyrs quasiment comme des demi-dieux de la religion nationale. A la suite de la guerre civile, la même frange républicaine hostile au traité anglo-irlandais de 1921 et convaincue de la trahison des dirigeants de l'Etat Libre continua de même et s'appropriâ finalement les commémorations de 1916. Bien que formés en partie de vétérans, les gouvernements irlandais du sud, sans renier 1916, adoptaient une attitude beaucoup plus distante. La dimension religieuse était bien présente puisque, dès 1924, une messe constituait le coeur d'une cérémonie modeste au cimetière où reposaient les leaders exécutés. La présence de l'Eglise était d'autant plus remarquable que ses dignitaires avaient violemment condamné le soulèvement de 1916, comme ils avaient condamné les républicains hostiles au Traité pendant la guerre civile, en usant dans les deux cas très libéralement de l'arme de l'excommunication. Etaient conviés les membres du gouvernement et les officiers supérieurs de l'armée. La modestie de cette première célébration en 1924 était la marque d'une gêne face à une rébellion déjà dénoncée comme anti-démocratique et modèle de violence incarnée à nouveau dans la guerre civile et le refus des républicains de cesser leurs activités terroristes, même après sa conclusion. La foule présente devant la grande porte allait à l'encontre d'une telle retenue. Le dixième anniversaire ne justifia aucun effort particulier de la part de l'Etat au-delà de la messe devenue habituelle, alors que le mouvement républicain organisait des défilés subversifs partout dans le pays. La même année, 1926, la première représentation de *La charrue et les étoiles*, la pièce de Seán O'Casey, critique à peine dissimulée du soulèvement, provoquait une émeute dans les rues de Dublin. Le souvenir de 1916 était embarrassant pour l'Etat et cause de troubles à l'ordre du public car cause de discorde.

Tout changea en 1932, lorsque le dernier leader de 1916, Eamon de Valera, enfin converti à l'action politique légale, devint chef de l'exécutif à la suite de la victoire électorale

de son parti. Commencèrent alors des commémorations annuelles beaucoup plus visibles, impliquant notamment des défilés militaires officiels. L'Etat s'appropriera ainsi l'héritage de 1916, alors que le programme de l'équipe de De Valera visait réconcilier le pays et développer la solidarité nationale dans le contexte de menace de guerre, à laquelle le chef de l'exécutif souhaitait que l'Irlande ne participe pas. Il est notable que, dans ce contexte de réconciliation et d'unification, il fit de l'IRA une organisation illégale, ce qui permit de mettre un terme aux actions violentes, qui n'avaient jamais cessé. L'appropriation de 1916 dans ce contexte décontextualisait l'événement et faisaient des commémorations un symbole d'unité nationale retrouvée plutôt qu'une célébration à la gloire du passé sacralisé et des héros mythifiés. Comme c'est le propre des commémorations modernes, l'histoire était mise au service d'un présent dont les besoins spécifiques autorisaient toutes les manipulations du passé.

C'est à ce moment que les républicains, qui se proclamaient toujours les seuls véritables héritiers de 1916 se mirent à défier systématiquement l'interdiction de commémorer le soulèvement en Irlande du Nord, ce qui devait provoquer des confrontations annuelles avec la police jusque dans les années 60. Au moment du 20^e anniversaire et bien au-delà, même après la création de la République d'Irlande en 1948, l'Irlande se divisait finalement toujours autant autour du souvenir de 1916, l'enjeu principal étant celui de l'appropriation du souvenir pour légitimer des ambitions politiques divergentes.

En République d'Irlande, les commémorations annuelles devenaient routinières et n'intéressaient plus les nouvelles génération, qui à partir de la fin des années 50 se détachaient du modèle de la nation porté par De Valera. En 1962, une association de vétérans (*Federation of IRA 1916-1921*) écrivit ainsi au premier ministre, Seán Lemass : « Les citoyens dublinois ont tellement l'habitude de voir quelques dizaines de vieux messieurs défiler derrière le drapeau national qu'ils ne tournent même plus la tête pour les regarder, tandis que les chauffeurs de bus, comme les automobilistes, klaxonnent pour qu'ils s'écartent du passage et séparent leurs rangs avec indifférence, sinon avec mépris ».

L'approche du cinquantenaire dans un contexte de plus en plus tendu au nord, allait relancer la polémique autour des célébrations de 1916. En République, la commémoration allait viser à projeter une image moderne du pays, en train de réussir sa révolution économique. Elle avait également pour objet de mettre en avant la réconciliation entre le sud et le nord, entre l'Irlande et la Grande Bretagne, aussi, puisque cette dernière venait de faire don au pays du drapeau saisi par l'armée au sommet de la poste centrale le 29 avril 1916. Un symbole de réconciliation devait être le service religieux qui serait organisé, non seulement dans les églises catholiques, mais également les temples anglicans et les synagogues. A une époque où les historiens revenaient de manière critique sur les origines nationalistes de l'Etat et la constitution d'une histoire nationaliste au mépris des méthodes rigoureuses de la science historique récente, on ré-écrivait l'histoire de 1916. Les intellectuels orientés à gauche revoyaient la contribution de James Connolly, dont on avait oublié qu'il était avant tout un socialiste. Dans les cercles républicains, les célébrations du cinquantenaire allaient au contraire déchaîner de nouvelles passions révolutionnaires et déclencher un « culte »

renouvelé de 1916 et de ses martyrs. C'est au nord, encore plus qu'au sud, que cette tendance allait s'exprimer le plus ouvertement avec des conséquences violentes et dramatiques.

On dit aujourd'hui que les événements d'Irlande du Nord, comme on les appelle pudiquement ont été précipités par les célébrations du cinquantenaire. Un témoin raconte qu'en assistant à un défilé républicain il s'était brutalement rendu compte qu'il ne contemplait pas seulement les restes d'« une histoire morte d'insurrection », mais une source d'inspiration « pour une société, un gouvernement et une armée alternatifs ». Bien qu'autorisées par le gouvernement d'Irlande du Nord, ce de manière polémique, les commémorations furent source de grande tension. Les unionistes extrémistes, appelés loyalistes étaient persuadés que les républicains préparaient une nouvelle insurrection, sur le modèle de 1916. Ian Paisley, le pasteur protestant à la tête du mouvement loyaliste riposta en organisant une célébration religieuse dans le but de remercier Dieu de l'échec du soulèvement de 1916. Certains loyalistes redonnèrent également vie au groupe paramilitaire créé en 1913, l'*Ulster Volunteer Force*, pour lutter contre les forces républicaines le cas échéant, ce qui fut accompagné d'une véritable déclaration de guerre à l'IRA. Différents affrontements et incidents violents se déroulèrent dans ce contexte. Même si ces commémorations seules ne peuvent expliquer le déclenchement des troubles en 1968, elles ne sont pas étrangères à la dégradation de la situation intercommunautaire qui leur fit suite.

Il est symptomatique de noter que la République d'Irlande, désireuse de ne pas aggraver la situation cessa totalement de commémorer 1916 à partir de 1969. Non seulement le 70^e anniversaire du soulèvement ne fut pas célébré en République, mais il fut interdit même de participer à un défilé non officiel dans le centre ville de Dublin. Lorsque l'on pense à la splendeur des célébrations du 50^e anniversaire, cette hostilité est d'autant plus remarquable. Au Nord, l'IRA provisoire et le Sinn Féin se posaient en héritiers exclusifs de 1916. Comme les combattants d'alors, ils se battaient pour le retrait des forces britanniques d'Irlande et l'indépendance. Malgré diverses tentatives, Belfast et Londres ne parvinrent jamais à faire cesser les commémorations annuelles, qui entraînaient leur lot d'incidents. Au sud, la défaveur se poursuivait et le 75^e anniversaire du soulèvement ne fit l'objet d'aucune célébration publique si ce n'est une discrète cérémonie devant la grande poste en 1991. Les autorités regrettaient en revanche publiquement que l'IRA ait capturé l'héritage de 1916, auquel ils ne faisaient guère honneur. La lutte au nord avait perdu tout crédit au sud, l'heure était au rapprochement entre la République et la Grande Bretagne et à l'oubli du passé. Il fallait s'absoudre du sang versé en 1916. Dans le musée Viking créé brièvement dans les années 90, 1916 ne figurait même pas sur « le mur de l'histoire » d'Irlande qui reprenait les grandes étapes de la construction du pays. Il était devenu politiquement incorrect de remuer les vieilles histoires douloureuses.

Renversement radical en 2006, où une nouvelle génération politique marquée par le succès économique du Tigre celtique et la réussite du processus de paix au nord, revendique à nouveau 1916 comme événement fondateur dans un contexte où les républicains, désormais intégrés au processus politique au nord comme au sud continuent, par des moyens constitutionnels, de combattre pour la réunification et le départ des britanniques d'Irlande du

nord. Leur succès marquera l'épuisement des vieux partis traditionnels, particulièrement après 2008, année lors de laquelle l'Irlande est frappée de plein fouet par la crise économique internationale. Le leader du Sinn Féin, Gerry Adams est désormais député d'un comté du sud et le maire de Dublin est membre du Sinn Féin, qui a gagné du terrain grâce à son message de gauche, issu de l'association de circonstance entre Connolly et les républicains en 1916. Le retour en grâce de 1916 dans les années 2000 est donc lié à la guerre des partis et au souhait de tous de se proclamer les propriétaires du souvenir d'un événement à nouveau réinterprété pour satisfaire aux besoins contemporains. Du point de vue de l'Etat, l'héritage républicain ancien devait prudemment se voir réintégré dans l'histoire politiquement correcte du pays.

A l'approche de la décennie des commémorations de centenaires (2012-2022), la polémique reprit sur l'opportunité ou non d'organiser de grandes célébrations officielles en 2016. L'Eglise catholique dénonçait toute glorification a posteriori de la violence et annonçait son souhait de voir commémorés tous les morts de 1916, tant les rebelles, que les policiers, les civils, les soldats britanniques et les morts irlandais de la première guerre mondiale. Il fallait à tout prix éviter les effets pervers du cinquantième anniversaire et l'accroissement des tensions en Irlande du Nord. Selon l'historien Diarmaid Ferriter, il ne fallait surtout pas donner l'impression qu'il n'existait qu'une définition de la liberté irlandaise, celle finalement mise en avant par un groupe d'extrémistes sans mandat démocratique, en opposition par rapport à leur propre groupement politique. Toutes les définitions de la liberté irlandaise devaient pouvoir être commémorées. Commentant l'impact de 1916 dans l'*Irish Times*, un autre historien, Ronan Fanning, concluait : certes le Soulèvement de Pâques a finalement rendu possible la création d'une Irlande indépendante, mais « devons-nous pour autant en être fiers ? ». On peut exprimer de la compassion, voire de l'admiration, face au courage désespéré des héros de 1916, mais il vaudrait sans doute mieux célébrer les leaders modérés de l'histoire nationaliste de l'Irlande. Sur le long terme, les effets de la violence de 1916 ont été désastreux, à la fois au sud et au nord. 1916 devait, à ses yeux être « un temps de réflexion et non de célébration », de retour critique, en somme, sur les fondements de l'histoire nationale, même si la honte ne devait pas être de mise.

Le parti pris par l'Etat irlandais fut finalement d'organiser une commémoration haut de gamme, mais en détournant totalement le message légué par 1916. Lorsque le programme fut divulgué en 2015, il fut immédiatement précisé que les cérémonies et manifestations viseraient à faire comprendre que « 2016 appartenaient à tous les habitants de l'île d'Irlande et à la diaspora dans le monde entier, au-delà des clivages politiques et des interprétations concurrentes de l'histoire nationale depuis cent ans ». L'objectif était de faire de 2016 un symbole de réconciliation autour de trois thèmes principaux : le souvenir, la réflexion critique et l'invention d'un avenir différent pour les générations à venir. L'idée d'inviter le Prince Charles fut néanmoins discrètement abandonnée, mais le souhait d'accueillir à la fois la première ministre d'Irlande du Nord et des membres de Sinn Féin était sincère. Arlene Foster a décliné l'invitation et le Sinn Féin a monté des célébrations concurrentes, un signe que le passé douloureux de l'île n'est pas mort. Le défilé organisé par un groupe scissionniste de Sinn Féin appelé « Republican Sinn Féin » rappelle ainsi toujours des heures douloureuses et donne des raisons de s'inquiéter pour l'avenir... Si aucun incident majeur ne se produisit, ni

au sud, ni au nord (malgré le centenaire également de la bataille de la Somme – plus de 5000 morts dans les rangs des protestants irlandais en une journée- en juillet), le potentiel de division et de violence du souvenir de 1916 subsiste aujourd’hui même si les conflits sont apaisés.

Conclusion

Si l’on admet que la définition de « révolution » implique « un changement ou une transformation radicale par rapport au passé immédiat »², on voit bien que le concept n’est guère opératoire pour comprendre 1916. De même le soulèvement entre-t-il bien plus dans le cadre de ce que l’on pourrait nommer une tentative de coup d’état, si l’on admet qu’une révolution « implique un mouvement de masse où d’importants segments de la population sont actifs »³, comme dans le cas de la révolution française ou de la révolution américaine. Cent ans après les événements, 1916 conserve son pouvoir symbolique et porte en lui les germes de la désunion, comme par compulsion à la répétition. Peut-être alors est-il permis de suggérer que la notion de révolution, appliquée à 1916, convient dans son acception étymologique de retour sur soi, la révolution comme « é-volution qui re-vient », dont l’image est « celle du cycle, du cercle ».⁴ On sait que la compréhension du temps par les idéologies nationalistes est cyclique et non linéaire. La matrice restant la même, génération après génération se voit dans l’obligation de répéter les actions passées pour obtenir ce que les ancêtres vénérés avaient décrété. Maurice Barrès, figure de proue du nationalisme français et contemporain des rebelles de 1916 écrivait : « je ne peux vivre que selon mes morts ». C’est cette forme de déterminisme qui est encore aujourd’hui à l’œuvre en Irlande et qui permet aux conflits passés de survivre interminablement. Une révolution, dans ce deuxième sens, oui, mais lancinante et sans issue visible dans un avenir proche, d’autant que le Brexit est venu à point nommé, alimenter les revendications d’indépendance et de réunification.

² <http://lesdefinitions.fr/revolution>.

³ *Ibid.*

⁴